# ALBUM D'IMAGES

# CHRISTOPHE COLOMB.



21 / 1995

Christophe Colomb, le plus fameux navigateur moderne, commença ses études à Pise et se livra surtout à l'étude de la géographie, c'est de là que naquit son goût pour les voyages.

Ayant rencontré Juan Perez de Marchenna, il lui fit part de ses idées; celui-ci l'engagea à se rendre à la cour d'Isabelle, reine d'Espagne, afin de mettre ses projets à exécution.

Il fut assez mal reçu et renvoyé devant une assemblée de mathématiciens ignorants; enfin le crédit de Perez l'emporta, et on mit à la disposition de Colomb trois petites barques.

Le vendredi 3 août 1492, il mit à la voile accompagné de 90 hommes, dans un petit port d'Andalousie; ces trois barques s'appelaient la Santa-Maria, la Pinta et la Nina.

Tout alla bien d'abord; la traversée s'opérait dans de bonnes conditions, mais bientôt les matelots manifestèrent leur mauvaise humeur, et Colomb eut beaucoup de peine à la calmer.

Le 7 octobre on crut apercevoir la terre, mais on s'était trompé; alors les matelots se révoltèrent tout à fait, mais Christophe Colomb ne se laissa pas intimider et continua sa route.

Enfin on aperçut des herbages et une branche chargée de fruits; c'était la preuve qu'on approchait de la terre, et Colomb montra à ses hommes une lumière qui brillait au loin.

Enfin, 71 jours après avoir quitté l'Espagne, le vendredi 12 octobre 1492, Colomb découvrit le nouveau monde; il descendit à terre portant le pavillon royal, et prit possession de l'île.

Les sauvages qui habitaient cette île, étaient extrêmement doux; leur teint était d'une couleur cuivre foncé. Ils s'approchèrent des Européens et se prosternèrent à terre.

Christophe Colomb reprit la mer et aborda, après avoir découvert plusieurs autres îles, à Haïti, où il fut reçu avec beaucoup de cordialité par un des chefs du pays, nommé Cuanagari.

A son retour en Espagne, Christophe Colomb fut accueilli comme un grand conquérant; son voyage, pour se rendre à la cour, fut une longue marche triomphale.

Quand il présenta les insulaires qu'il avait amenés, des oiseaux curieux et des plantes inconnues, le Roi et la Reine tombèrent à genoux pour rendre grâce au ciel.

Colomb repartit bientôt pour découvrir de nouveaux pays, et bâtit à Haïti la première ville européenne. Il la nomma Isabella et y laissa ses compagnons qui voulurent coloniser.

Après avoir découvert de nouvelles îles, il revint à Isabella où il trouva la colonie presque anéantie. Il se mit à la tête de ses troupes et fit rentrer les naturels dans le devoir.

De retour en Espagne, il équipa une troisième expédition et découvrit enfin le nouveau monde, ou l'Amérique. Mais à dater de ce moment il fut abreuvé de douleurs.

On l'avait accusé à la cour d'Espagne de vouloir s'approprier ses découvertes. Un envoyé du Roi vint l'arrêter, lui et ses deux frères, et les emmena chargés de chaînes en Europe.

En Espagne il fut jeté en prison, comme un malfaiteur; mais on n'osa pas le juger, car on craignait que le peuple ne prît parti pour lui et ne le délivrât.

Enfin le roi et la reine, éclairés par la rumeur publique, firent mettre Christophe Colomb en liberté, et lui firent rendre solennellement tous ses titres et ses dignités.

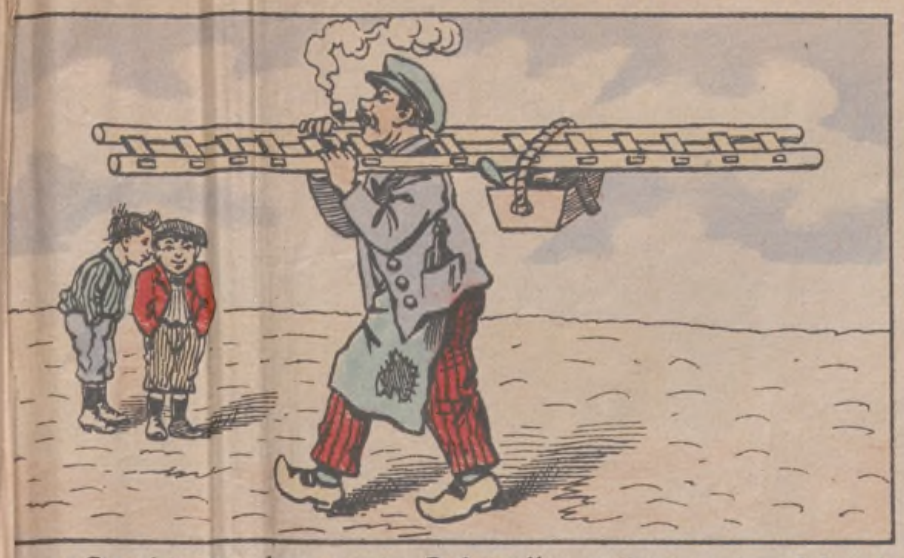
Christophe Colomb fit suspendre ses chaînes dans son cabinet de travail et ordonna qu'à sa mort elles fussent enterrées avec lui.

Il mourut à Valladolid, en 1506, et ses restes furent déposés à Séville. La ville de Gênes, qui revendique l'honneur de lui avoir donné naissance, lui élève une statue.

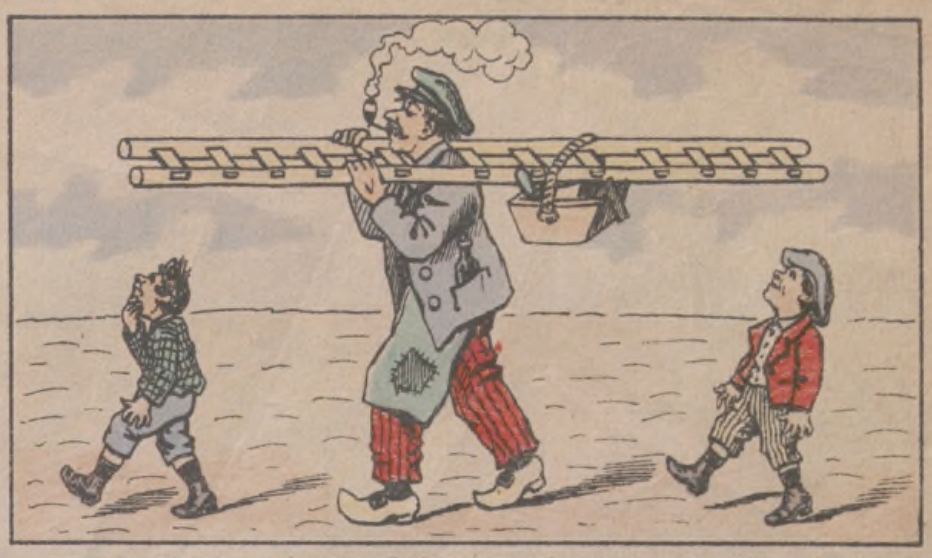
R. 31698

# LES FARCEURS PUNIS

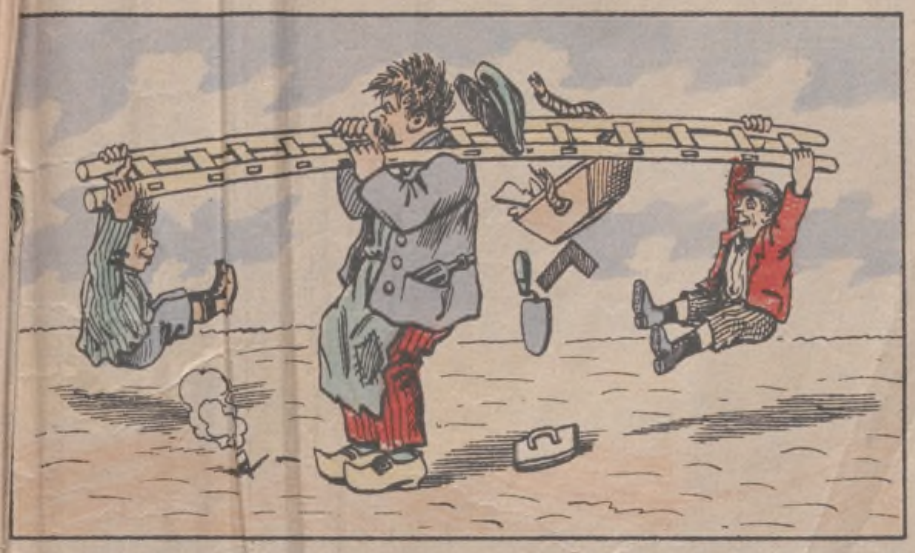
61.



— « Si on faisaitune farce au père Bichette !! », se dirent un jour Jules et Maurice qui faisaient l'école buissonnière.



Jules marche devant le père Bichette, et Maurice derrière attend le signal convenu

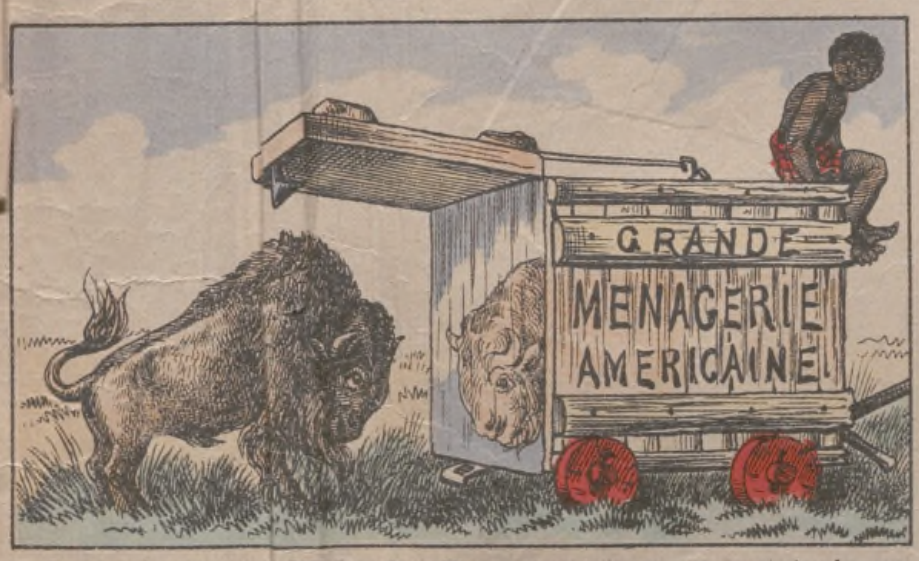


Ça y est !!... Les deux farceurs joyeux se suspendent à chaque extrémité de l'échelle pendant que le père Bichette, prisonnier, tempête après les deux mauvais garnements.

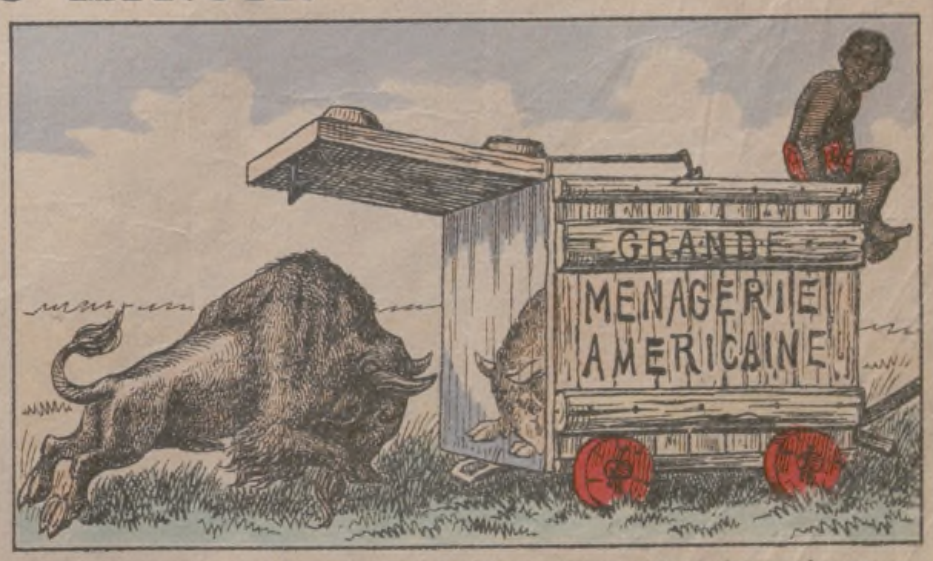
Dont la joie fut de courte durée, grâce à leurs parents qui, après une bonne correction, surent bien leur montrer le chemin de l'école

# CHASSE AU MIROIR

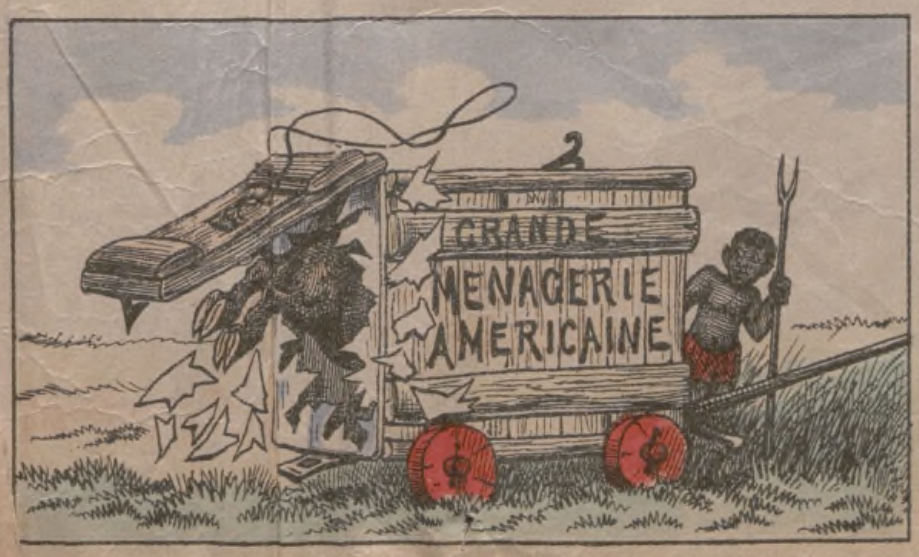
53.



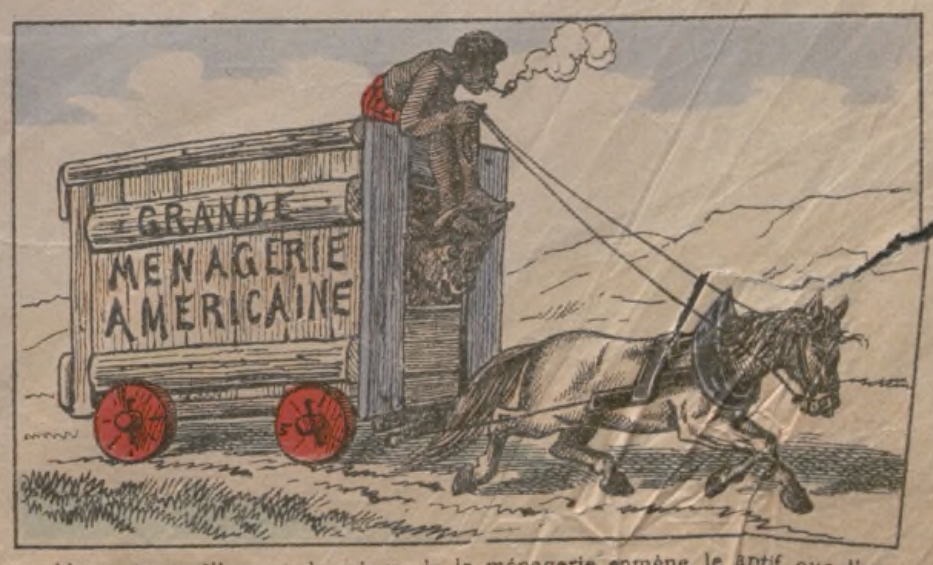

La grande ménagerie O'Kelcrack et Cie, a trouvé le moyen aussi simple que peu dangereux de capturer le bison, ce bœuf sauvage de l'Amérique du Nord, à l'aide d'une cage




derrière laquelle est fixée une glace. Le bison, croyant voir un de ses adversaires, se précipite tête basse sur sa propre image.




et naturellement brise la glace. En entrant il fait jouer un ressort, la trappe tombe et le bison est prisonnier




Alors, tranquillement, le nègre de la ménagerie emmène le captif que l'on exhibera dans les grandes villes en expliquant que c'est Monsieur Kelcrack fils qui, au péril de sa vie, a capturé ce terrible animal.

Près d'expirer, une telle femme donna à sa filleule, pare orpheline, un fuseau d'or, une nette de perles et une aiguille de diant.

Restée seule au monde, la jeune fille se mit à filer: son fuseau fila tant et tant que sa chaumière se remplit de fil de la cave au grenier.

Ensuite elle tissa, et sa chaumière se remplit de pièces de toile de la cave au grenier; alors des marchands de tous pays vinrent lui acheter ses toiles.

En ce temps-là, le fils du roi parcourait le pays pour chercher femme; il voulait en trouver une qui fût à la fois la plus riche et la plus pauvre.

Lorsqu'il arriva dans ; village, le fils du roi se fit indiquera plus riche jeune fille; celle-ci, paré de ses plus beaux atours, parut devat le prince.

L'orpheline ayant été désignée comme étant la plus pauvre fille, le prince l'alla voir et la trouva filant sur la porte de sa chaumière.

Le prince passa sans parler à l'orpheline. Celle-ci dit en soupirant: pourquoi ne m'a-t-il pas parlé? petit fuseau, va le lui demander.

A peine avait-elle prononcé ces mots que le fuseau s'échappa de sa main et, laissant un fil d'or sur ses traces, s'envola jusqu'auprès du prince.

Le fils du roi, surpris, retourna sur ses pas en suivant le fil d'or. L'orpheline le voyant venir, dit: petite navette, les pierres sont bien dures.

A l'instant la navette s'échappa de ses mains et tissa sous les pieds du prince un tapis si moëlleux, que son cheval s'y enfonçait jusqu'aux genoux.

L'orpheline dit encore: petite aiguille, ma chambre est bien nue. A l'instant même l'aiguille confectionna des tentures de soie et des meubles de velours.

Le fils du roi, entré dans la chaumière, trouva l'orpheline vêtue de pauvres habits au milieu d'une chambre ornée de soie et de velours.

Le prince dit à l'orpheline : c'est bien toi la plus pauvre et la plus riche; je te prends pour femme. Alors il la fit monter en croupe derrière lui.

Le fils du roi présenta sa fiancée à son père. Le monarque ne ratifia pas le choix de son fils et fit enfermer l'orpheline dans une tour.

Le prince, désolé, venait rôder au pied de la tour, qu'il ne pouvait pas franchir. Sa fiancée pleurait derrière les barreaux de sa fenêtre.

L'orpheline, pour se consoler, reprit son fuseau et dit: fuseau, fais une échelle à mon fiancé. A l'instant même l'échelle fut construite.

Le prince monta jusqu'auprès de sa fiancée. Le roi, voyant cela, fit couper l'échelle, afin que les deux rebelles mourussent de faim dans la tour.

L'orpheline prit sa navette et dit: navette sors-nous d'ici. A l'instant la navette combla les fossés de pièces de toile, et les fiancés sortirent.

Le roi, voyant cela, donna son consentement. Le mariage des fiancés fut célébré avec un luxe Sardanapalesque, et Vatel fit le dîner.

L'aiguille, la navette et le fuseau se changèrent en belles dames, qui dirent à l'orpheline : nous sommes les fées du travail, nous t'avons récompensée.

# UN INCENDIE EN PROVINCE.

Boum, boum, boum, Athénaïs! réveille-toi, je crois qu'on sonne au feu. Ah! mon Dieu, pourvu que ça ne soit pas chez des parents.

Je en prie, mon bon ami, n'oublie pas n casque, on ne sait pas ce qui ut arriver; as-tu ta clef pour rentr.

Sacrebleu, nous n'arriverons pas les premiers. Hé! les camarades, qui est-ce qui nous aide.

Allons, allons, tout le monde à la chaine. Arrière les gamins, on n'a pas besoin de vous.

Dis-donc, Polyte, en v'là un qu'est mince pour courir; arrivera, arrivera pas. Tiens c'est le capitaine.

Sauvée des meubles (on jette tout par croisées).

De l'eau, de l'eau, à la pompe n° 5. Voilà que ça reprend.

La pompe n° 5 se distingue et envoie toute son eau sur les assistants.

Bonsoir, monsieur, votre santé est bonne? pas mauvaise, et vous? merci bien. Voilà tout de même un crâne feu.

Faites do ention, vous me jetez toujours eux dans les jambes et j'ai les ieds mouillés.

Sauvez-moi! sauvez-moi! l'escalier est en flamme, je ne puis plus sortir.

Un pompier, (entrepreneur de bâtiments): Sapez, sapez, mes braves, hardi; il faut tout abattre.

Pompiers éteignant le feu... de leurs estomacs. Gare! voilà le lieutenant qui nous cherche.

Allez vous-vous autres, la retraite est sonn n'a plus besoin de vous.

Qui veut le reste! au reste! au reste! (Les gamins) fallait pas qu'y aille.

Eh bien, as-tu bien vu, mon ami? était-ce beau: Oui, ma bonne, mais ça a tout de suite été fini.

# CES POIS NE CUISENT PAS !

Malbouilli se dit un jour qu'il mangerait volontiers une purée de pois; il mit son chapeau, ses gants, prit sa canne à bec et le panier de sa femme.

Ainsi équipé, il se rendit chez Coquinet, l'épicier, qui lui vendit une livre de pois: Ils sont fins, lui dit-il, et tendres comme du beurre frais.

Malbouilli arrivé chez lui, fourra sous le nez de sa grosse bonne, le sac de pois: — Faites cuire cela, lui dit-il, j'en veux manger à dîner.

La bonne fit cuire les pois; mais ils étaient si durs qu'il fallut faire du feu pendant six heures; enfin, elle apporta le plat sur la table de ses maîtres.

Malbouilli voulut piquer un pois avec sa fourchette; le pois était si sec qu'il glissa et sauta dans l'œil de la pauvre madame Malbouilli qui s'évanouit.

Malbouilli désespéré prit ses pinces de dentiste (telle était sa profession), le pois fut arraché de l'œil malade, mais la pauvre femme resta borgne.

Malbouilli jura de se venger; il prit son fusil de garde national, mit son ceinturon, sa giberne et son képi, embrassa sa femme du côté du bon œil.

Puis il partit en criant qu'il allait tuer Coquinet; aussitôt plusieurs enfants coururent en avant pour avertir l'épicier du malheur qui fondait sur lui.

Presque au même moment, Malbouilli se précipitait dans la boutique; Coquinet très-malin s'enfonça bien vite dans un tonneau de confiture de poires.

Malbouilli éventra les sacs de haricots, de pois et de lentilles; il vida tous les tiroirs par terre mais il ne découvrit pas l'infortuné Coquinet.

Il le guetta soir et matin; mais Coquinet ne sortait plus de chez lui qu'avec les habits de sa grand'mère. Malbouilli le laissait passer.

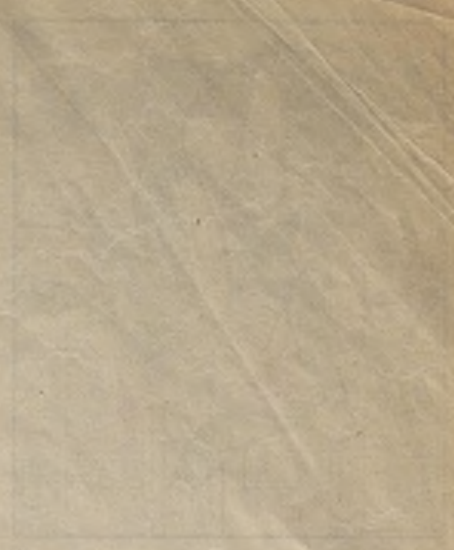
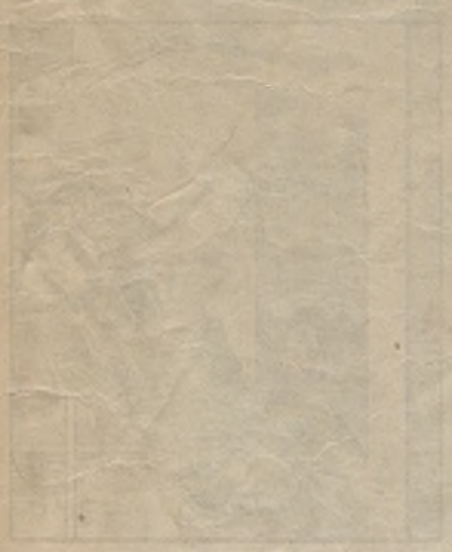
Un jour, obligé de se rendre chez un client, il se fit emporter par ses commis dans un panier de blanchisseuse qui passa justement sous le nez de Malbouilli.

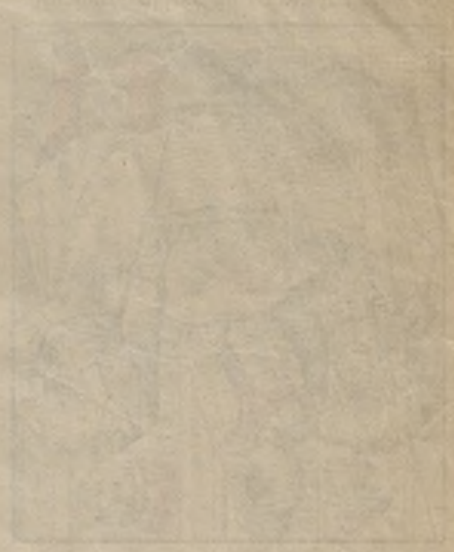
Alors, celui-ci se déguisa en marchand de parapluies; Coquinet qui ne s'en doutait pas, s'alla promener et fut attrappé au coin de la rue par Malbouilli.

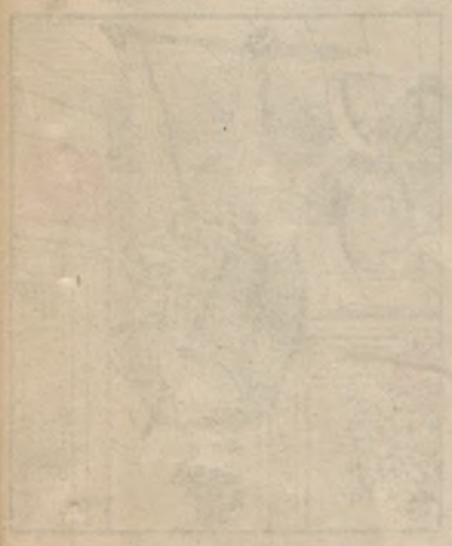
Mais Coquinet était très fort; il cassa une douzaine de parapluies sur le dos de son ennemi qui dût s'en retourner couvert de plaies et de bosses.

Malbouilli furieux remonta chez lui et se mit à guetter Coquinet du haut de son balcon; il est bon de dire qu'il demeurait au cinquième étage.

Lorsque l'épicier passa, Malbouilli lui sauta sur la tête: tous deux restèrent morts sur le sol. Aux grands maux, les grands remèdes.





# BERGERON ET BERGERETTE. 25

Bergerette était une jolie petite bergère qui gardait les moutons de ses parents sur le penchant d'une colline.

Bergeron était un jeune gars du voisinage qui menait paître des vaches dans une prairie non loin de Bergerette.

Bergeron, chaque matin, ne manquait jamais d'apporter bien respectueusement un bouquet à Bergerette.

Mais celle-ci, au lieu de le remercier répondait toujours par quelque malice à ses complaisances.

Les parents de Bergeron, qui étaient fort riches, ne cessaient de faire des reproches à leur fils de ce qu'il voulait épouser Bergerette.

Un jour Bergerette se mit à crier: « au loup ! » Bergeron accourut vite à son secours pour tuer l'animal.

Mais il fut accueilli par un grand éclat de rire de Bergerette : elle avait seulement voulu se moquer de lui.

Bergeron s'en alla furieux, jurant de se venger.

Un jour, le loup vint réellement, et Bergerette eut beau crier, Bergeron lui fit un pied de nez de loin.

Pendant ce temps, le loup faisait un horrible carnage parmi les brebis de Bergerette.

Bergerette, chassée par ses parents qu'elle avait ruinés par sa méchanceté, va demander pardon à Bergeron.

Mais celui-ci lui tourne le dos sans seulement l'écouter.

Bergerette est obligée, pour vivre, de se mettre servante chez les parents de Bergeron.

Bergeron, à quelque temps de là, épouse une riche bergère du voisinage, à la grande joie de ses parents.

Pendant ce temps, Bergerette se désole, obligée de tout préparer pour la noce.

Bergerette, devenue vieille fille, songe souvent qu'il ne faut jamais être fière avec personne, ni mépriser ceux qui nous portent de l'affection.

# LE VIOLON DU PERRUQUIER.

Un garçon perruquier, voulant courir le monde, demanda ses gages de sept années à son patron, qui lui donna généreusement trois deniers.

Le jeune homme mit l'argent dans sa poche et s'éloigna gaiement. En chemin il rencontra un nain qui le pria de le raser : Volontiers, dit le garçon.

Mais au lieu de le payer, le nain lui dit : Tu es riche, car tu as trois deniers ; fais-m'en la charité, car je suis pauvre. — Prends-les, dit le perruquier.

Puisque tu as bon cœur, tes vœux seront accomplis, dit le nain, qui, tout-à-coup, grandit, grandit, tant et tant, qu'il disparut dans les airs.

Le jeune homme rencontra plus loin un juif qui regardait un oiseau d'or perché sur un arbre : Je voudrais bien avoir cet oiseau, lui dit le juif.

Si j'avais une arbalète, ce serait bientôt fait, lui répondit le perruquier ; à peine eut-il prononcé ces mots qu'il sentit une arbalète dans ses mains.

Le perruquier abattit l'oiseau : le juif courut le chercher au milieu des épines. Si j'avais un violon, je te ferais danser, pensa le garçon perruquier.

A peine eut-il pensé, qu'un violon se trouva dans ses mains ; il en joua, et le juif dansa dans la haie, s'écorchant les jambes, les mains et le visage.

Grâce, lui cria le juif ; je te donnerai une bourse remplie d'or. Le perruquier cessa de jouer et le juif lui donna sa bourse.

Le juif laissa partir le musicien et courut tout d'une haleine chez le juge accuser le perruquier de l'avoir maltraité et volé.

Le juge envoya les gendarmes à la poursuite de l'accusé ; le garçon perruquier fut arrêté, jugé, et condamné à être pendu.

Au moment où il gravissait le gibet, le juif lui cria : Maudit musicien, joue donc du violon à présent. — Je le voudrais bien, répondit l'autre.

A l'instant même un violon se plaça dans ses mains ; le perruquier préluda. Tous les assistants levèrent les jambes en même temps.

Le perruquier joua. Alors le juge, le greffier, le bourreau, le juif, tous les spectateurs et jusqu'aux chiens se mirent à danser avec fureur.

Après une heure de danse tout le monde cria grâce ; le condamné cessa, et s'approchant du juif, il lui dit : Avoue d'où provient ta fortune ?

Le juif, hors d'haleine et craignant de recommencer la danse, répondit : Je l'ai volée. Ce qu'entendant le juge, il le fit pendre à la place du perruquier.

LE JOUR DU PERROQUET

# EUGÉNIE CHEZ MADAME COGNEDUR

Eugénie était une petite fille très paresseuse; tous les matins, il fallait aller la tirer hors du lit, elle ne voulait pas se lever avant dix heures.

Lorsqu'elle jouait avec ses poupées, elle ne remettait jamais rien à sa place; tous les jours sa maman lui reprochait sa négligence.

On lui fit cadeau d'un beau petit chat, au commencement, elle en avait bien soin et lui donnait sa nourriture tous les jours.

Mais au bout de huit jours, sa paresse fut plus forte, elle négligea Minet et un beau jour le trouva mort de faim.

Pour étudier ses leçons, elle s'installe dans un fauteuil; s'étant endormie, le feu prit dans ses robes et elle fut grièvement brûlée.

Il fallut garder le lit; ses brûlures la faisaient souffrir; c'était une dure leçon qui aurait dû la corriger de sa paresse.

Quand elle fut rétablie et qu'elle vit dans une glace sa figure toute marquée de cicatrices, elle promit d'être bien active.

Mais la paresse revint encore, elle ne voulait pas travailler, elle passait ses journées à bailler et à s'étendre les bras.

Ses parents désolés lui faisaient sans cesse des reproches au sujet de sa paresse, mais rien n'y fit, elle ne se corrigeait pas.

Voyant qu'il était impossible de la rendre laborieuse, sa maman la mit en pension chez la Mère Cognedur.

La Mère Cognedur ne plaisantait pas; si un ordre qu'elle donnait n'était pas exécuté aussitôt, vite les taloches et les verges.

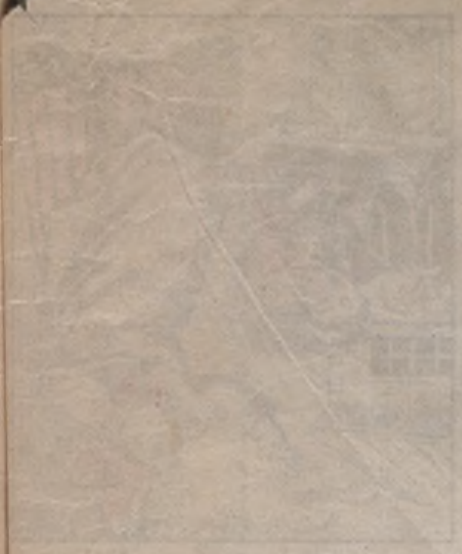
Après quelques bonnes corrections, Eugénie dût se soumettre; on lui faisait balayer la rue quand ses petites amies se promenaient.

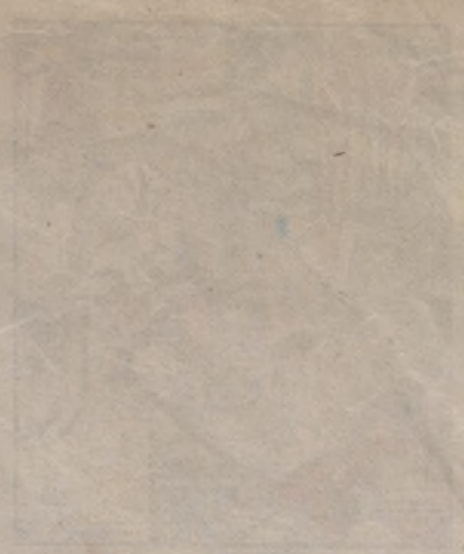
Tous les jours, elle cirait les bottes et souliers de toute la famille Cognedur après elle lavait la vaisselle.

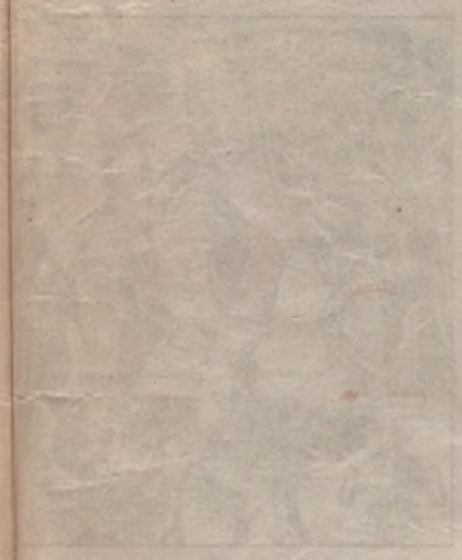
Quand Monsieur et Madame Cognedur allaient en promenade, Eugénie habillée en servante, portait le chien et les parapluies.

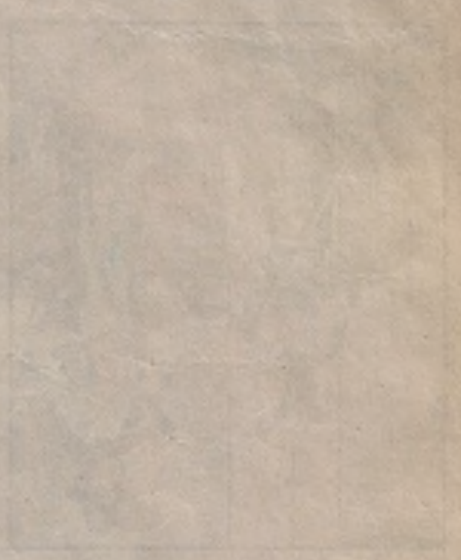
Chaque semaine, Eugénie passait deux journées à lessiver, laver et rincer le linge sali pendant la semaine précédente.

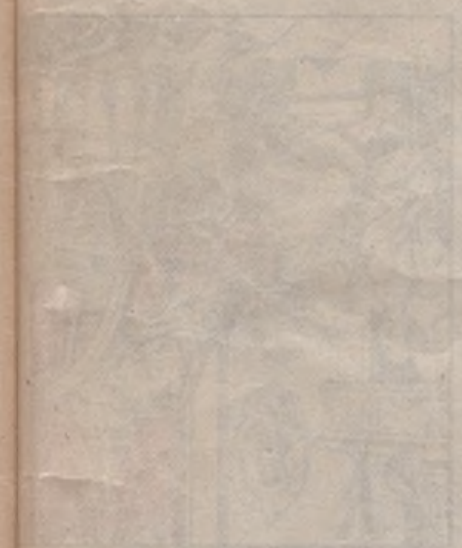
Après six mois, Eugénie devenue une bonne petite fille bien laborieuse, revint chez ses parents qui n'eurent plus de reproches à lui adresser.

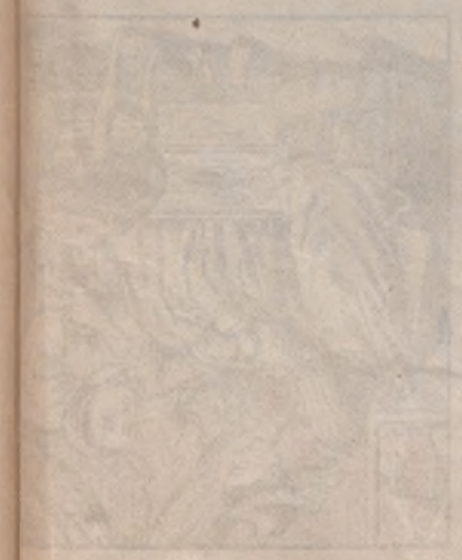












EUGÉNIE CHEZ MADAME COCHEDOR

# LE CHASSEUR INCROYABLE. 454

C'était pendant un hiver des plus rigoureux, je chassais dans la forêt, lorsqu'un sanglier se précipita sur moi ; je n'eus que le temps de grimper sur un arbre, abandonnant mon fusil.

Le sanglier s'assit au pied de l'arbre, alors je vidai ma gourde sur mon fusil, l'eau se gelant en route forma une corde avec laquelle je pus tirer mon fusil jusqu'à moi.

Du haut de l'arbre je tuai le sanglier ; malheureusement ma balle ricocha et coupa net la tête de mon chien ; je descendis au plus vite et rapprochai les morceaux qui se gelèrent aussitôt.

Mon chien reprit sa course comme si de rien n'était, le froid augmentait toujours, je voulus me moucher, hélas ! je me mouchai si bien que mon nez resta dans mon mouchoir.

Dégoûté d'un pareil temps, je rentrai chez moi et m'installai auprès du feu. Mon chien, pour son malheur, en fit autant : la chaleur lui dégela la tête, qui tomba dans les cendres.

Le froid étant moins intense ; je repris ma chasse en société d'un de mes voisins. Malheureusement un oiseau monstre fondit sur ce pauvre garçon et l'avala d'une seule goulée.

L'oiseau alla s'étendre sur la moitié de la forêt. Je grimpai sur un chêne ; arrivé à l'extrémité, je pris mon élan et je poursuivis l'oiseau en marchant sur la cime des arbres.

Encore un bond et l'oiseau était à portée de mon fusil, lorsqu'un malencontreux écureuil sauta devant moi et me fit perdre sa trace.

Je suivis le petit animal dans toutes ses évolutions pendant un jour et une nuit, sautant comme lui d'un arbre à l'autre, jusqu'au moment où ma lanterne s'éteignit faute d'huile.

Je ne pus l'atteindre ; étant fatigué, je tombai dans une fosse à loup pas très-profonde, mais si unie que je ne pus en sortir malgré tous mes efforts gymnastiques.

Heureusement pour moi, un renard vint s'asseoir sur le bord de la fosse et y laissa pendre sa queue ; je fis un bond prodigieux et je parvins à saisir la queue de l'animal.

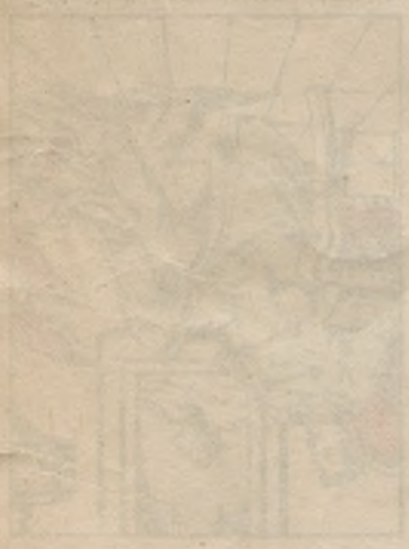
J'allais entraîner le renard dans la fosse, lorsqu'un loup se précipita sur lui et l'avala jusqu'aux jambes de derrière ; je restai suspendu, tenant avec force la queue du renard.

Un ours vint à son tour se jeter sur le loup, qu'il emporta sans plus de façon, traînant à sa suite le renard dans le gosier du loup et moi accroché à la queue dudit.

Lorsque je fus hors de la fosse je me précipitai sur l'ours dont la gueule était occupée ; je la lui ficelai si bien qu'il ne put plus l'ouvrir : je montai sur le dos de l'animal et regagnai ma demeure.

Le lendemain je fus assez heureux pour tuer l'oiseau monstre. Je l'ouvris et trouvai mon voisin qui dormait d'un profond sommeil. Lorsque je l'éveillai, il bâilla à plusieurs reprises.

Mon compagnon était devenu savant pendant son voyage aérien ; il me frotta les fosses nasales avec le fiel de l'oiseau monstre, et aussitôt mon nez repoussa comme par enchantement.



# RÉSULTAT D'UNE VOCATION.

Né à Quarantan, village de Normandie, le jeune Désiré fit son entrée dans le monde à la grande satisfaction de ses parents.

Tenant un commerce de peaux de grenouilles, ses parents qui faisaient de bonnes affaires, ne voulurent rien négliger pour faire de leur fils un garçon bien élevé.

A l'âge de quatre ans, le jeune Désiré fit voir ses heureuses dispositions pour la sculpture, en taillant le ménage de ses parents.

Une jolie correction que son père lui administra, changea ses idées ; il abandonna la sculpture pour la peinture.

Son premier chef-d'œuvre fut de dessiner le portrait de son père sur une porte fraîchement peinte en blanc avec du charbon.

Quoique trouvant la place mal choisie, son père, tout glorieux de ce joli début, conduisit Désiré chez un peintre de renom.

Ce dernier qui jouissait d'une réputation justement acquise, excellait surtout dans la peinture des enseignes et des paysages.

Il était impossible de trouver à huit lieues à la ronde un artiste capable de réussir comme lui la queue d'une vache d'un seul coup de pinceau.

Après cinq années d'études sérieuses et grâce à sa haute intelligence, Désiré était parvenu à égaler le talent de son illustre professeur.

Aussi, l'ambition lui venant avec l'âge, il envoya à l'exposition de peinture un tableau représentant la descente des oies sauvages dans un étang desséché.

Ce tableau, vu la nouveauté du sujet, obtint un immense succès de fou rire ; de mauvais plaisants firent remettre à Désiré une médaille de commissionnaire

Croyant que c'était la croix qu'on lui envoyait en récompense de son mérite, Désiré ne sortait plus sans porter sa médaille à la boutonnière de son habit.

Un jour il fit la rencontre de Mademoiselle Bridoison dont il devint éperdument amoureux et qu'il demanda en mariage.

Les parents de cette demoiselle, très-flattés de marier leur fille avec un jeune homme qui ne pouvait manquer d'être un jour la gloire de son pays, l'acceptèrent pour gendre.

La veille du mariage, on vit arriver le fameux tableau accompagné d'une lettre du président de l'exposition annonçant qu'il avait été refusé.

A cette nouvelle, le mariage fut rompu et Désiré, ayant avalé de désespoir la mèche de son bonnet de coton, se vit forcé de prendre un bouillon pour la faire passer.

# VOYAGE DANS LA LUNE.

N'ayant plus le sou et m'ennuyant sur terre, j'équipai un ballon et partis pour la lune.

Arrivé à cent mille lieues mon ballon creva, je piquai une tête qui pouvait compter pour deux.

Heureusement je rencontrai la queue d'une comète sur mon passage, je profitai de l'occasion et j'enfourchai la queue.

Après plusieurs années de voyage j'arrivai dans la lune, les employés de l'octroi se sauvèrent à mon approche.

J'entrai résolûment dans la place et rencontrai un lac de vin dans lequel je me baignai, non sans boire.

Après ce bain réconfortant je m'endormis sur une feuille de roseau qui, en se balançant, me berça doucement.

Lorsque je me réveillai je fus surpris de voir autour de moi des hommes à une jambe et à tête de chien.

Je me levai et pris la fuite; ces hommes me poursuivirent en sautant à cloche-pied et en aboyant.

Cette course m'ayant donné de l'appétit, je fus bien aise de manger quelques meringues qui poussaient sur un arbre.

Poursuivant mon chemin, je rencontrai des moutons à trois jambes, ayant des têtes humaines et des nez en trompettes.

Ces moutons me parlèrent et me conduisirent dans une ville où les maisons étaient construites sur les arbres.

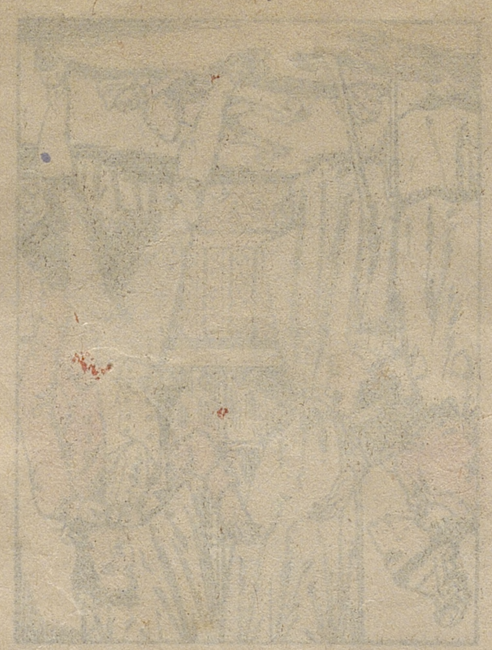
Je fus présenté au roi de la lune, c'était un personnage qui possédait dix bras et dix jambes, et qui portait sa tête sur son ventre.

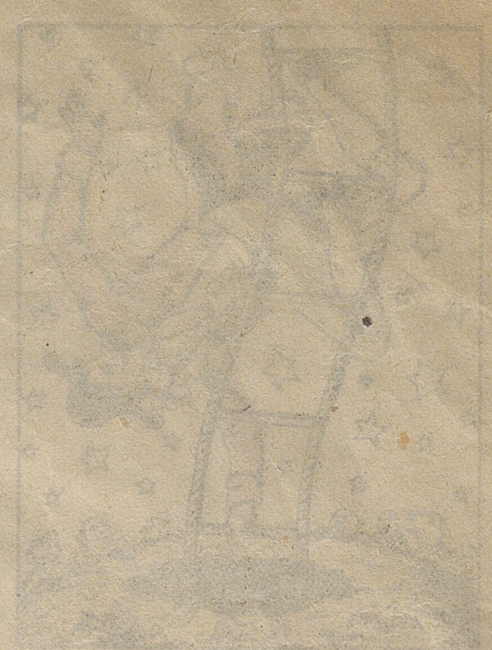
J'allai présenter mes hommages à la reine. Celle-ci n'avait ni bras ni jambes, mais portait quatre têtes variées.

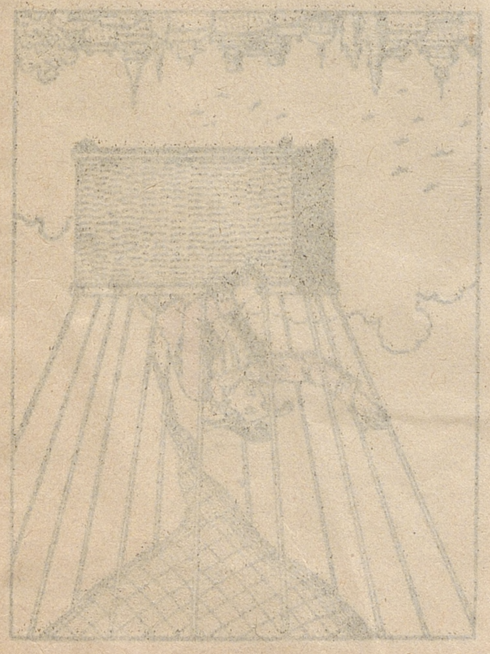
Le petit prince, que je vis ensuite, n'avait encore qu'une tête montée sur des pattes de cigogne.

La sœur du roi, jeune personne qui avait une figure de singe sur un corps de grenouille, m'adressa son plus beau sourire.

La sœur du roi ayant voulu m'épouser, je fis un trou à la lune et je disparus de l'autre côté.







# HISTOIRE DE LAMBIN.

Lambin fut dès son enfance le plus indolent de tous ses camarades, aussi était-il toujours en pénitence.

Ce qui décida son père à le faire étudier dans sa maison.

Où, lorsqu'il n'était pas surveillé, il passait son temps à des futilités.

On le mit au collége, où son air nonchalant et endormi lui valut les quolibets de ses collègues.

Et des punitions de ses maîtres.

Son âge s'avançant, son père le plaça chez un notaire.

Dans l'étude duquel il arrivait toujours en retard.

S'étant arrêté en route près de tous les étalages.

Et de toutes les distractions qu'il rencontrait sur son chemin.

Arrivé à l'étude, il passait une heure à tailler une plume et une autre à chercher du papier.

S'il faisait une course, il se mettait en retard et faisait quelque maladresse pour rattraper le temps perdu.

Ou bien, ne regardant pas autour de lui, il lui arrivait une mésaventure.

On le vit souvent arriver à un dîner en ville au moment du dessert.

Ou bien faire un testament longtemps après qu'on l'ait fait chercher et quand le malade était mort.

Etant attendu pour une partie de plaisir à la campagne, il se met en retard et voit partir le convoi.

Son père, le voyant en âge de se marier, le présenta dans une famille où il fut accepté.

Mais le jour où l'on devait signer le contrat, tout le monde l'attendait, il n'était pas habillé et le mariage fut manqué en raison de cette maladresse.

Son père étant mort sans avoir pu le corriger, il vécut seul dans l'oisiveté.

Et étant devenu impotent, il eut à subir les longueurs d'une vieille servante qui avait les mêmes défauts que lui.

Il n'y a que la mort qu'il ne put faire attendre, elle vint à son tour terminer l'existance de celui qui n'avait été utile à personne pendant sa vie.

Déposé.

Deposé.

# LE SIRE DE CRAMOISY.

A une jeune fille qui jouait encore à la poupée se maria le sire de Cramoisy.

Elle était si espiègle qu'elle alla tirer de l'eau dans le casque de son mari.

Cramoisy fut obligé d'aller à la guerre, il laissa dans son château sa femme endormie.

Il revint au bout de huit ans et trois mois, couvert de blessures et tout meurtri.

En son absence sa femme avait abandonné le château et de la danse se divertit.

Dans les souterrains et les caveaux il la chercha pendant toute la nuit.

Enfin il la trouva au bal de l'opéra dansant avec ses nombreux amis.

Il s'approcha d'elle et lui demanda ce qu'elle faisait au milieu de tout ce bruit.

Elle répondit : je danse la polka, la mazurka, comme tout le monde de Paris.

Mais, madame, lui dit-il avec colère, vous dansez donc sans votre mari.

Certainement, monsieur, et pourquoi cette question, je vous prie ?

C'est moi, madame, qui suis votre mari, le noble sire de Cramoisy.

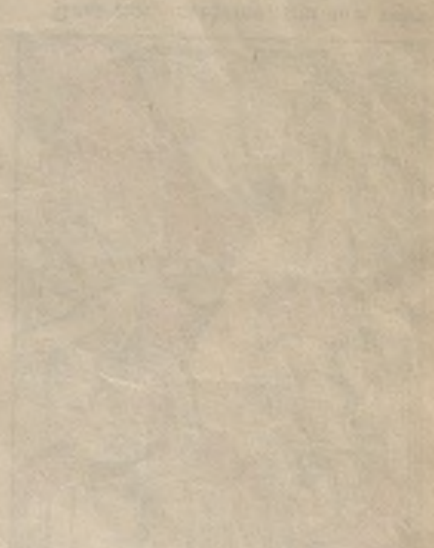
Il la prit par la main et l'entraîna malgré ses pleurs et ses cris.

Arrivé dans son château, il la tua sans grâce ni merci.

Puis il lui creusa une fosse et l'enterra dans son jardin sans plus de souci.

Cette histoire nous apprend que dans le mariage il faut des époux assortis.

Déposé.



# RIVALITÉ ENTRE GRENOUILLARD ET PINGOUIN. 441

Grenouillard, capitaine-commandant l'Ablette.

Pingouin, capitaine-commandant le Goujon.

Tiens, mon vieux, v'la ce que je te dis.

Les deux commandants se réconcilient et vantent chacun les qualités de leur embarcation.

Peu à peu la conversation s'envenime et les coups de poing sont bien près de trinquer avec les petits verres.

La dispute se termine par un défi sur terre et sur mer que Grenouillard fait à Pingouin.

Harangue de Grenouillard à son équipage : Barbotard, mon vieil ami, il faut vaincre ou mourir.

Barbotard lève la patte, et par un jappement aigu et prolongé il jure d'avaler la Seine plutôt que de se rendre.

Les deux capitaines jugent cependant qu'avant de se battre il faut prendre de nouvelles forces, et boire ensemble la dernière bouteille.

Ils abordent donc près d'Asnières avec leurs embarcations, les amarrent, et vont chez le marchand de vin commander la matelotte.

En attendant le repas, ils se promènent sur les bords de la Seine cherchant chacun de son côté quel bon tour il pourra jouer à l'autre.

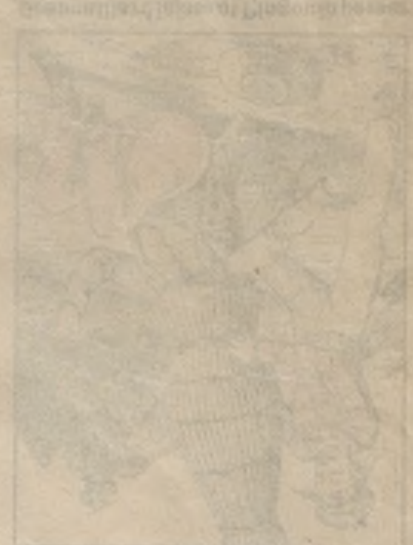
Grenouillard laissant Pingouin passer devant, attrape une vieille nasse et la lui fourre sur la tête. — Pingouin la trouve mauvaise.

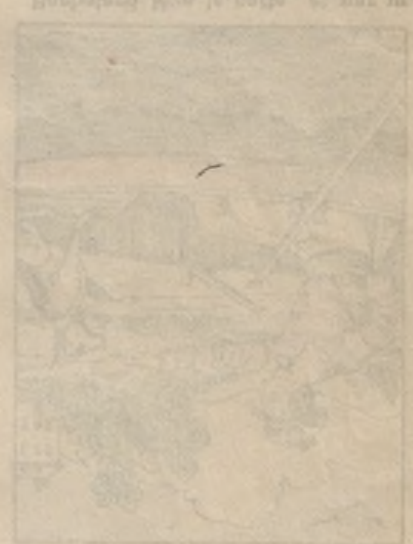
Pour se venger il prend les devants, et caché par une haie, il allonge en plein sur la tête de Grenouillard un coup d'aviron.

Maintenant que nous sommes quittes, dit Pingouin, allons dîner, — Manière de se partager un plat de matelotte.

Furieux de cette dernière avanie, chacun saute dans sa barque et se prépare au combat.

Combat naval.





# BERLINGUETTE ET BALDAQUIN.

Baldaquin demande en mariage mademoiselle Berlinguette, une belle personne, haute de six pieds; le papa la lui accorde.

Dans le village, on va à l'église et à la mairie à pied; les mariés seuls montent sur un âne; le père de Berlinguette lui donne en dot un bel âne.

Berlinguette en grande toilette de mariée monte sur l'âne, Baldaquin saute en croupe; sa fiancée le dépasse en hauteur de toute la tête: ils forment un joli couple.

On arrive à la mairie; mais au moment d'entrer, on s'aperçoit que la tête de la mariée ne passera pas sous la porte sans être cognée et peut-être cassée.

On court consulter un ancien du village: Je ne vois pas, dit-il, autre moyen que couper les pieds de l'âne!.. Berlinguette ne veut pas de cela.

La noce s'en va à l'église; là, même embarras: la porte est basse et la tête de Berlinguette est haute!.. La jeune mariée pleure à chaudes larmes...

Le sacristain consulté répond: Je ne vois pas autre moyen que couper la tête de la mariée!. Baldaquin ne consent pas à laisser raccourcir sa femme...

Un garçon de la noce annonce qu'il a trouvé un excellent moyen; on l'invite à commencer: il attache une corde au cou de Berlinguette...

Puis, il entre le premier en tirant la corde: Berlinguette baisse si fort les épaules qu'elle arrive à passer... Toute la noce la suit en triomphe.

On sort de l'église et l'on se met à table; Berlinguette tire à elle la soupière et avale tout le potage avant que les autres aient commencé.

Elle entame le rôti et dévore les gigots jusqu'au manche, les poulets jusqu'à la carcasse.., et ne laisse aux invités que des tartines de beurre.

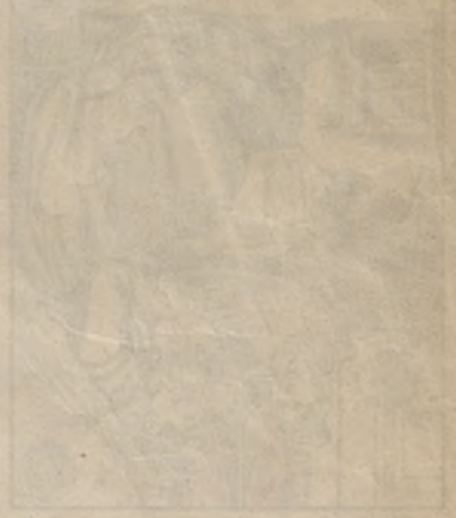
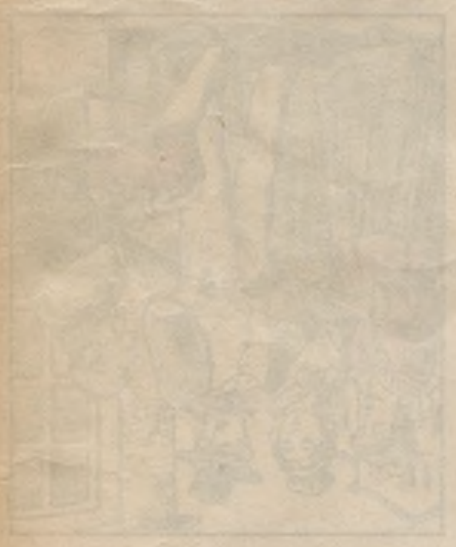
On sert un grand plat de crême; Berlinguette le place devant elle, trempe son pain dedans et n'en laisse pas seulement de quoi remplir un coquetier.

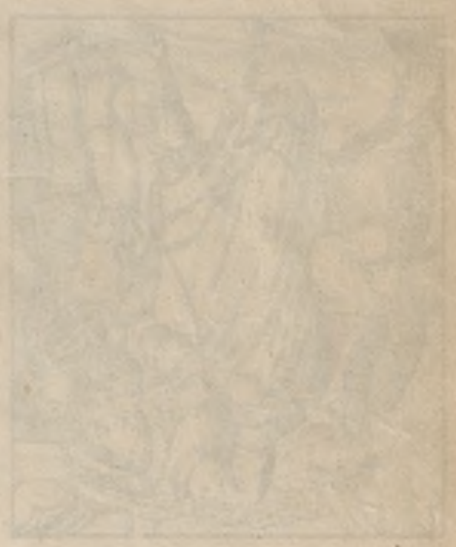
Elle avale tous les petits gâteaux, boit toutes les liqueurs et fourre des fruits plein ses poches de peur d'avoir faim et mal à l'estomac dans la soirée.

Alors le pauvre Baldaquin ramène sa femme chez son père et le supplie de la reprendre ainsi que son âne; il a beau prier, le père ne l'écoute point.

Lorsque tu achètes un cheval, lui dit-il, tu demandes combien il mange d'avoine, quels sont ses défauts et aussi quelles sont ses qualités.

Tu as épousé Berlinguette, garde-la. Baldaquin vécut très-heureux avec sa femme, ils font très bon ménage.



# HISTOIRE DU NOUVEAU PETIT POUCET. 169

Enfants, si, m'écoutant, vous voulez être sage',
De Poucet vous fuirez la bien vilaine image.

Aimez Dieu, vos parents, c'est là le vrai moyen
De vous faire chérir de tout homme de bien.

L'histoire rapporte,
Et le croiriez-vous,
Que petit Poucet
Sortit du cœur d'un choux.

Il était si petit,
Que mis dans un sabot,
Il y était bercé
Par la fille à Janot.

Il n'allait à l'école
Que quand il faisait beau,
Et avec une échelle
Il montait au tableau.

Il venait si méchant,
Que se voyant poursuivi,
Il passe par un carreau
Avec beaucoup d'esprit.

Il est placé domestique
Chez un bon paysan,
Et devient encore
Tous les jours plus méchant.

Un jour à la laiterie,
Où il était entré,
Dans une jatte de lait
On le trouve presque noyé.

On le met près du feu,
Une vache étant entrée,
De petit Poucet
Ne fit qu'une appée.

On revendit la vache
Et puis on l'emmena;
Bien loin, bien loin,
Et puis on la tua.

Le boucher en l'ouvrant
Vit un petit bonhomme,
Qui fuyait à toutes jambes
A perdre la parole.

Il arrive à la mer,
Il est vite embarqué,
Dans une coque de noix
Qu'il avait fracassée.

Il débarque au port,
Mais s'étant trouvé mal,
Poucet est aussitôt
Porté à l'hôpital.

Il arrive en un bois
Où un loup dévorant,
Le force de grimper
Sur un arbre dans l'instant.

Il avait faim,
Un pauvre s'étant couché,
Par petit Poucet
Aussitôt est dévalisé.

Le pauvre s'éveilla,
Et l'on vit le gamin
Entrer en une taupière
En s'aidant de ses mains.

Le pauvre, aussi vite
Ayant bouché le trou,
Vit non loin de lui
Sortir le petit filou.

Il monta sur un arbre
Pour y faire un larcin,
Il tomba dans l'eau,
Ainsi voilà sa fin.

# L'OGRE HOSPITALIER.

Deux petits garçons de la ville allèrent un jour courir la campagne sans la permission de leurs parents; la nuit les ayant surpris, ils perdirent le chemin et s'égarèrent dans un bois.

Monte sur un arbre et regarde si tu ne vois pas de lumière quelque part, dit l'aîné au plus jeune; celui-ci grimpa sur un peuplier: J'en vois une à cent pas devant nous, s'écria-t-il.

Les enfants se dirigèrent vers l'endroit indiqué et arrivèrent devant la cabane d'un bûcheron. Ils frappèrent: toc! toc! Qui est là? répondit de l'intérieur une voix de femme.

Nous nous sommes perdus dans la forêt, répondirent-ils; Entrez, mes enfants, dit la bûcheronne, approchez-vous du feu, vous devez avoir froid car vous grelottez.

La bûcheronne jeta une brassée de broussailles dans la cheminée, les enfants s'assirent sur des quartiers de bois autour du foyer et se chauffèrent, car la rosée les avait mouillés.

Vous avez faim sans doute, leur dit la bonne femme; tenez, voici du pain, du fromage et de l'eau fraîche, buvez et mangez. Les enfants se restaurèrent, car ils étaient à jeun.

Lorsqu'ils eurent bu et mangé, la bûcheronne leur dit: vous devez être fatigués, venez vous coucher. Alors elle les conduisit dans une grande chambre où se trouvait un lit.

L'aîné des enfants, qui avait lu l'histoire du petit Poucet, dit à son compagnon: nous sommes peut-être chez un ogre, alors ils regardèrent par les fentes de la porte.

En ce moment le bûcheron rentrait dans sa cabane: c'était un homme de haute taille, il portait une barbe noire et touffue; à ses côtés pendait un long couteau recourbé.

« Les gamins de la ville sont-ils bien enfermés » demanda-t-il à sa femme. Oui, répondit-elle: ils dorment. Alors viens tourner la meule afin que je repasse mon couteau.

Le bûcheron sortit et revint avec une charge de bois: voici du bois, dit-il à sa femme, pour fricasser les gamins de la ville quand je leur aurai coupé le cou demain matin.

En entendant ces terribles paroles, les enfants se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en pleurant; ensuite, ils s'agenouillèrent et prièrent le bon Dieu de ne pas les abandonner.

Après avoir prié, l'aîné des jeunes enfants dit: j'ai lu dans Lafontaine: aide-toi, le ciel t'aidera, alors il alla prendre les draps du lit et les attacha à la fenêtre.

La fenêtre n'était pas haute; les enfants se laissèrent glisser le long des draps et arrivèrent sans aucun accident jusqu'au sol: nous sommes sauvés! s'écrièrent-ils tout bas.

Il faisait clair de lune, ils purent explorer les lieux avec facilité. Hélas! Hélas! ils s'étaient flattés trop tôt: ils se trouvaient enfermés dans une cour sans ouverture.

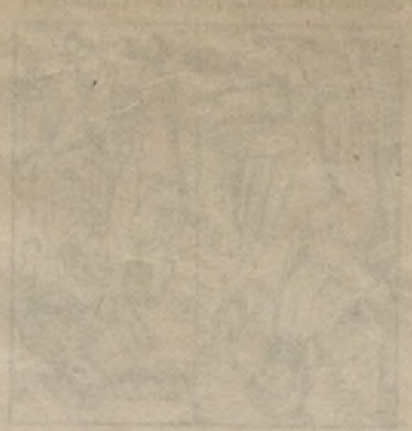
Ils n'eurent plus d'autre ressource que d'aller se coucher dans l'écurie des cochons qui se trouvait dans la cour; ils s'y blottirent tremblants de froid et de peur.

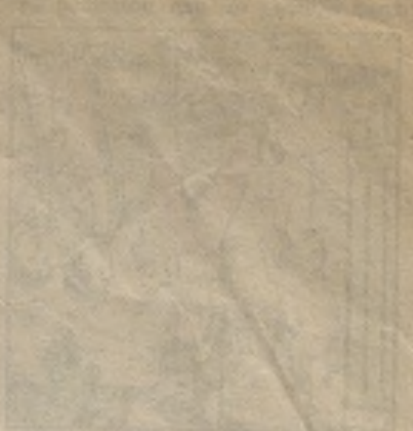
Au point du jour ils virent arriver le terrible bûcheron armé du grand couteau. Ah! ah! mes gamins, dit-il, vous allez passer un vilain quart d'heure.

Les enfants sortirent de l'écurie et se précipitèrent aux pieds du bûcheron en demandant grâce. Que diable faites-vous-là vous autres, dit-il sévèrement.

Les enfants racontèrent naïvement la cause de leur frayeur. Le bûcheron et sa femme rirent jusqu'aux larmes et dirent: votre curiosité a reçu sa punition.

Le bûcheron tira de l'écurie deux cochons de lait et dit: « Voilà ceux que j'appelle mes gamins de la ville. » Depuis cette aventure les deux enfants n'écoutèrent plus aux portes.





# AVENTURES DE BORNIBUS.

Maître Bornibus, s'ennuyant au pays, prend la résolution de quitter la France pour aller voir les Chinois.

Il s'embarque, et après une agréable traversée il arrive un beau jour à Pékin.

Il ne peut s'empêcher d'admirer le port majestueux et la belle coupe d'habits des habitants du céleste Empire.

Ainsi que leurs repas succulents de nids d'hirondelles et de vers de mer, accompagnés d'une charmante musique.

Leur manière expéditive de rendre la justice augmente encore son admiration pour eux.

Aussi il se décide à se faire naturaliser Chinois, et après avoir passé un examen brillant, il est proclamé citoyen de Pékin.

Il est aussitôt incorporé dans l'armée active; le voilà tigre de guerre.

Bientôt l'empereur de Chine déclare la guerre à son voisin Pelikao; Bornibus part avec les tigres.

L'astucieux Pelikao fait tomber les Chinois dans une embuscade et les met en déroute.

Le pauvre Bornibus est pris avec plusieurs de ses compagnons et emmené dans le pays de Pelikao.

Bientôt il voit avec horreur ses compagnons livrés aux plus cruels supplices. Horreur! son tour va arriver.

Mais la fille de Pelikao, séduite par la bonne mine de Bornibus, intercède auprès de son père et le fait délivrer.

Voilà donc Bornibus renaturalisé et soldat de Pelikao.

Il se distingue dans plusieurs affaires et se fait aimer de Pelikao.

Celui-ci, qui ne peut plus se passer de lui, lui donne sa fille en mariage; le voilà gendre de Pelikao.

Peu après, Pelikao étant mort, Bornibus lui succéda et vécut en paix au milieu d'une nombreuse famille.

VAENTONES DE BONNIBUS.

Cendrillon, toute seule au coin du feu, gardant la maison.

Cendrillon lave la vaisselle, ses sœurs font les grandes dames.

Cendrillon coiffe ses sœurs qui vont au bal du prince.

Cendrillon regarde ses sœurs partir pour le bal, elle est triste.

Cendrillon raconte son chagrin à sa marraine, qui était fée.

La marraine de Cendrillon change une citrouille en un carrosse d'or.

Elle change six souris en six beaux chevaux blancs.

Puis elle change deux gros rats en deux cochers bien gras.

Six lézards sont changés en six beaux laquais tout dorés.

Cendrillon, dit la fée, reviens à minuit, je te le recommande bien.

Cendrillon arrive au bal, elle est reçue par le prince.

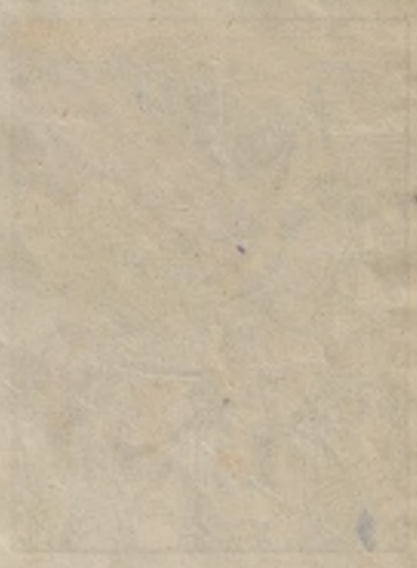
Cendrillon danse avec le prince et oublie l'heure de minuit.

Cendrillon a désobéi à sa marraine, elle se sauve en laissant tomber sa pantoufle.

Le prince ordonne de chercher à quelle personne appartient la pantoufle.

On ne trouve que le pied de Cendrillon qui puisse la chausser.

Le prince épouse Cendrillon, ses sœurs orgueilleuses sont punies.



# LA JOURNÉE D'UNE MAITRESSE DE MAISON EN PROVINCE. 422

Le matin à son réveil, vers 6 heures et demie, elle sonne et demande qu'on lui apporte ses petits chiens, et qu'on prépare le déjeuner.

A 7 heures, elle se lève, et après avoir passé ses bas, mis ses jupons et dit ses prières, elle prend tranquillement son café au lait.

Quand elle a déjeuné, et qu'elle a donné à chacune de ses bêtes un peu de café bien sucré, elle s'habille en attendant sa coiffeuse.

Celle-ci arrive, et pendant qu'elle la coiffe elle lui raconte toutes les nouvelles du quartier. Après ces soins, Madame se rend à la messe.

De retour de l'Église, elle va au marché suivie de sa bonne qui souvent porte un panier plus gros qu'elle ; de sorte qu'elle bouscule tout le monde sur son passage.

Pendant qu'elle achète le pot au feu, les légumes et quelques fruits pour le dessert, elle se laisse souvent aller à une bonne causette avec la marchande

Son marché une fois terminé, elle rentre à la maison, et après avoir inscrit sa dépense, elle se met à tricoter ou bien à faire quelqu'ouvrage de couture.

Bientôt ses chiens arrivent et ne lui laissent de repos que lorsqu'elle en a mis un sur ses genoux, et l'autre derrière son dos sur le fauteuil.

Vers 11 heures, elle fait servir le déjeuner auquel assistent son mari et ses enfants ; elle sert et fait généralement les frais de la conversation.

Pendant le café, qu'on déguste tout tranquillement, elle propose à son mari une partie de bésigue ou de piquet.

On passe après dans la chambre à coucher où une des jeunes filles, pour faire plaisir à ses parents, touche du piano plus ou moins bien pendant une demi-heure.

Vers 2 heures elle sort, accompagnée de son mari et de ses enfants, pour aller promener. Son mari les quitte vers 4 heures et va au cercle.

Elle fait alors quelques visites avec ses enfants, ou bien entre dans les magasins où elle a à faire des emplettes, soit en cols, manchettes, chemises, etc.

Au dîner, à 6 heures environ, elle sert le potage, le bœuf et les légumes, en commençant toujours par son mari et ses enfants.

Après ce repas, on cause de choses et d'autres, ou bien l'on travaille ; le mari, dans son fauteuil, attend qu'on fasse la partie de Whist, mais souvent il s'endort.

A 10 heures, et après les prières dites en commun, tout le monde va se coucher et s'endort paisiblement jusqu'au lendemain, où l'on recommence à peu près ce qu'on a fait la veille.

1re Sortie de Don-Quichotte avec sa fidèle Rossinante.

Don-Quichotte est armé chevalier dans la cour de l'hôtellerie.

Don-Quichotte se bat contre les moulins à vent.

Sancho-Pança est berné par les muletiers de l'hôtellerie.

Sancho remet à Don-Quichotte le armet de Mambrin qu'il a trouvé.

Don-Quichotte se livre à la danse au milieu de la campagne.

Don-Quichotte combat contre des outres remplies de vin.

Don-Quichotte reçoit la visite de sa chère dulcinée du Toboso.

Combat de Sancho et du barbier, Don-Quichotte les admire.

Don-Quichotte combat la voiture qui conduisait un mort.

Sancho aux noces de Gamache. Il écume du pot poulets et jambons.

Don-Quichotte combat des lions qu'on menaient à la foire.

Le singe de maître Pierre raconte à Sancho ses aventures.

Apprêts de la toilette de Don-Quichotte pour le bal.

Danse de Don-Quichotte au palais du Duc, il amuse la compagnie.

Don-Quichotte et Sancho sur Chevillard qui était rempli de fusées.

Don-Quichotte tire son épée terrible contre des chats.

Don-Quichotte écoute les conseils de la tête enchantée.

Don-Quichotte rentre chez lui, ne voulant plus d'aventures.

Don-Quichotte fait son testament et meurt pleuré par Sancho.

Etienne Michaud avait creusé une douzaine de calebasses pour y loger du vin doux que son papa lui avait promis quand viendrait la vendange; il fit sécher ses courges au soleil.

Le lendemain les calebasses avaient disparu. Le père d'Etienne dit à son fils: je vais à la ville, retourne le tas de blé, et à mon retour tu auras tes calebasses.

Le père, en revenant de la ville, demanda à son fils s'il avait retourné le blé; oui, répondit Etienne, rendez-moi mes courges; le père saisit l'enfant menteur par les oreilles.

M. Michaud conduisit son fils dans le grenier et lui mit une pelle entre les mains: Retourne le blé, dit-il. Etienne obéit et trouva dans le froment ses courges qui y étaient cachées.

Tu n'es qu'un menteur et un désobéissant, lui dit son père; pour te punir, tu n'auras ni vin doux ni calebasses. Et aussitôt il cassa les courges en marchant dessus.

Un marchand vint proposer à M. Michaud des marrons de Lyon de bonne qualité. M. Michaud en acheta un sac et dit à son fils, qui était présent: Je te défends d'y toucher.

Pendant que son père était dans ses vignes, le petit désobéissant s'en fut au grenier pour y dérober des marrons; n'osant pas déficeler le sac, il y fit un trou avec son couteau.

Dès que sa maman fut sortie, Étienne mit ses marrons sous la cendre et les surveilla de près; il ignorait qu'on doit couper l'enveloppe pour les empêcher d'éclater.

Tout à coup les marrons sautèrent. un d'eux atteignit l'enfant à l'œil et le renversa; Etienne se releva et porta la main à son œil qui le faisait horriblement souffrir.

Etienne n'étant pas soigné à temps, devint borgne après avoir beaucoup souffert; ses camarades et ses voisins, connaissant la cause de son infirmité, se moquèrent de lui.

Un jour Etienne montra à son père un grand nid sur un chêne élevé; M. Michaud défendit à son fils de chercher à s'emparer de ce nid. Le petit garçon le promit.

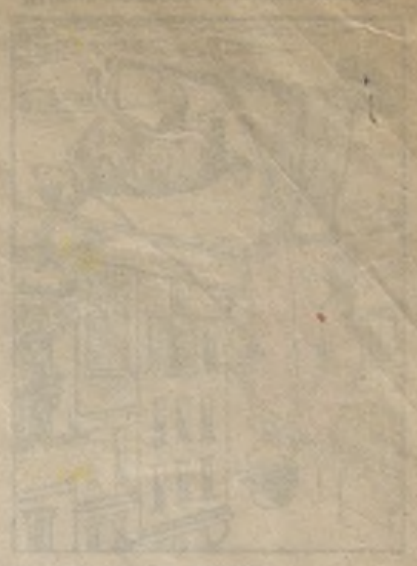
Le vice de la désobéissance était tellement enraciné dans le cœur d'Etienne, qu'aussitôt que son papa fut parti, il grimpa sur le chêne pour dénicher l'objet défendu.

Or, ce nid appartenait à une espèce de gros oiseau au bec crochu; cet animal, dès qu'il vit l'enfant toucher à son nid, se précipita sur lui et lui creva son autre œil.

Ses parents le trouvèrent presque mourant au pied de l'arbre; le père le prit dans ses bras et l'emporta dans son lit. La maman courut chercher le médecin.

Le petit garçon, après un mois de maladie, fut sauvé de la mort, mais ne recouvra pas la vue. Il jura à ses parents de toujours leur obéir; hélas! trop tard.

Si vous rencontrez un jeune aveugle, conduit par un chien, c'est Etienne: il pleure tous les jours sa faute; lui qui ne voulait pas obéir, est forcé d'obéir à un chien.



# LES CHERCHEURS D'OR. 37

Boniface et Claude, manquant de travail, résolurent un beau jour de s'engager comme mousses et de partir en Amérique.

Ils s'embarquèrent bientôt sur un bâtiment en partance pour New-Yorck.

Arrivés à New-Yorck, ils achetèrent chacun une pioche et se dirigèrent vers la Californie, après s'être promis de partager ce qu'ils trouveraient.

Il y avait à peine deux jours qu'ils faisaient des fouilles, que Boniface trouva un fort beau lingot.

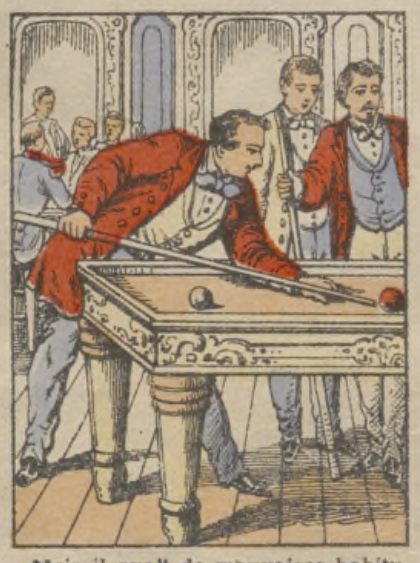
Ayant refusé de le partager avec Claude, celui-ci lui chercha querelle et ils se donnèrent bientôt force coups de poing.

Boniface laissa Claude à moitié mort sur place et s'en alla avec son lingot.

Claude, revenu à lui, se remet bravement à la besogne et découvre, au bout de huit jours, un autre lingot.

Pendant ce temps, Boniface retournait à New-Yorck et faisait convertir son or en monnaie courante.

Il revint en France et acheta une belle maison de campagne, décidé à vivre gaiement de ses revenus.



Mais il avait de mauvaises habitudes et eut bientôt tout dépensé aux cafés, bals et autres plaisirs.

Il fut alors obligé de vendre sa maison : comme il revenait avec l'argent qu'on lui en avait donné, des malfaiteurs le dépouillèrent complètement.

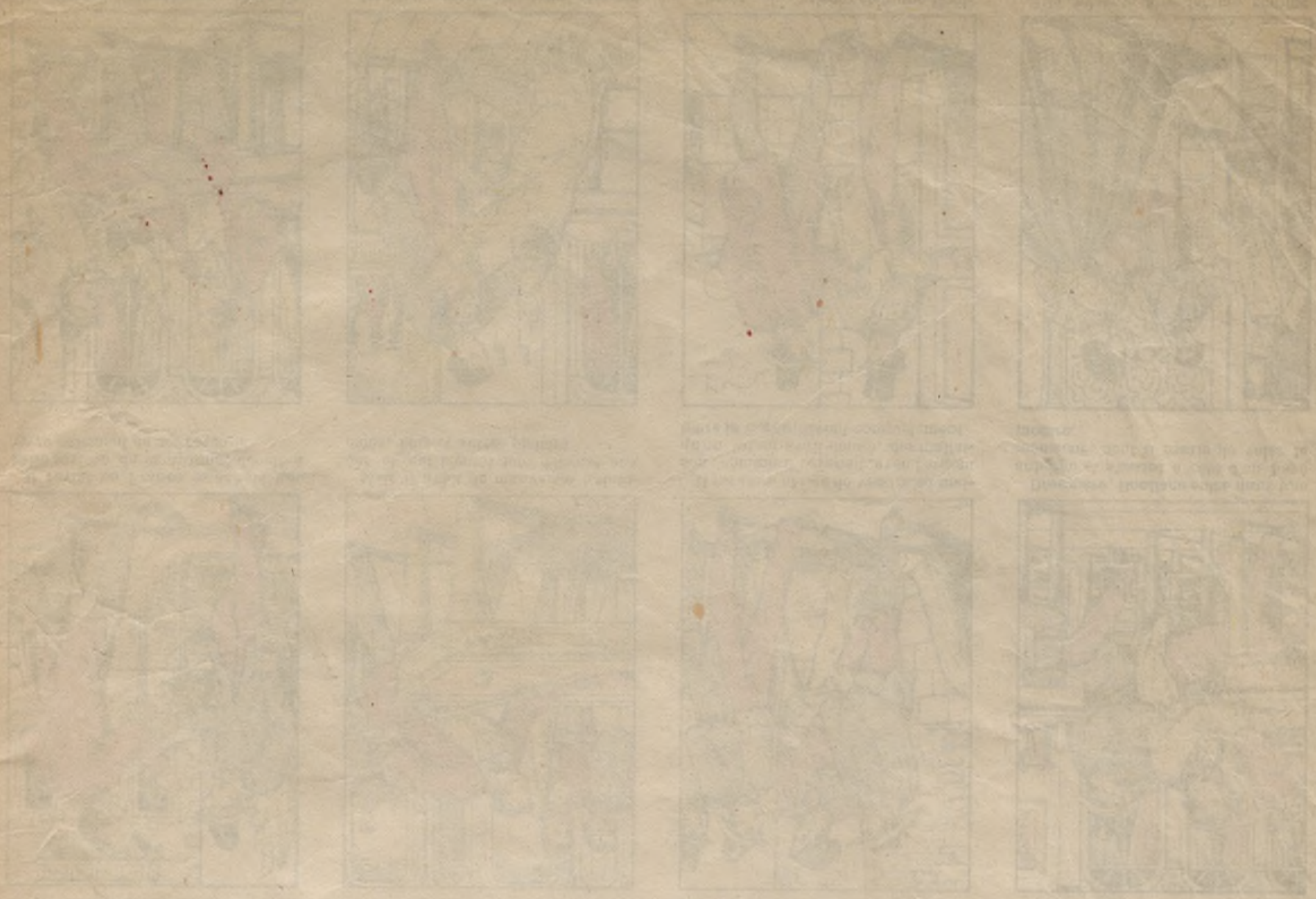
Désespéré, Boniface entre dans une auberge et s'assied à côté d'un beau monsieur, dont il essaie de voler la montre.

Le monsieur se retourne, et lui mettant un paquet de billets de banque dans la main, lui dit : prenez encore ces papiers, ils vous appartiennent!

Boniface reconnait avec stupeur son ancien camarade Claude et se jette à ses pieds.

Claude, plus raisonnable que Boniface, avait épargné son argent et s'était marié; il emmène Claude à la maison.

Il le présente à sa femme comme un ancien ami : Boniface, à partir de ce jour, vécut en honnête homme.



# UNE LEÇON DE PEINTURE

66.

Cher Maître, mon tableau est terminé, voulez-vous l'examiner ?

Le professeur Blanc de Céruse, son pinceau sous le bras dit à son élève :

— Votre montagne n'est pas droite !... et en disant celà il trace sans s'en apercevoir de gros traits noirs sur son tableau.

— Vos vagues ne sont pas assez agitées.

— Votre ligne d'horizon est peu marquée, il faudrait un trait plus prononcé... dans le genre de ceci...

Et voulant montrer son travail à son élève, Monsieur Blanc de Céruse se retourne et tout surpris s'écrie : Diable ! d'où viennent ces effets ?

# MARQUES DE RECONNAISSANCE

64.

— Aôh ! ramoneur ! voulez-vous montrer à moi le hôtel d'Angleterre ?

— Parfaitement, Monsieur, répond le ramoneur qui veut jouer un bon tour à l'Anglais.

— Allez tout droit, lui dit-il en appuyant sa main noire sur le manteau de l'étranger.

— Passez le pont.

— Puis tournez à droite.

Vous verrez alors une église ; l'hôtel est en face.

Mais faites attention en passant dans le couloir de ne pas salir votre pardessus !...

— Aôh ! merci ! lui répo[illegible]n-glais, je garde de vous bea[illegible] marques de reconnaissanc[illegible]

Surtout sur le pardes[illegible] ramoneur.